

La folle injustice ...



du temps présent.

« Alors, quoi de nouveau, aujourd'hui Papy ? – Ben, rien mon p'tit, rien ... »

Evidente réponse, lourde et douloureuse. Une plume de « rien » pèse toujours quelque chose. Vieillir, c'est apprendre le temps, la solitude et l'inaction. Tel un outil rouillé, dominé par une nouvelle technologie, notre grand-père, s'assoit dans le quotidien d'un vide intérieur et communautaire. Ce qui est pire !

Je me demande ce qui l'est vraiment. Solitude ou abandon de la collectivité ? On ne porte plus nos ancêtres, on les supporte. On les apporte au seuil de

leur dernier souffle, dans un autre espace au formol trop prononcé : l'hôpital, la maison de retraite.

Quel drôle de nom. La maison de retraite. Je préfère la maison de vie ou celle du gai-savoir. Il faudrait que les programmes scolaires puissent y intégrer, une visite hebdomadaire, histoire de s'imbiber des expériences vécues. Mais, je rêve... Pardon.

La solitude rime avec patience. Celle d'un comptage méticuleux du temps ... jusqu'au bout. Ah ce bout ! Certains pourraient dire, que l'absence de contraintes rime avec une certaine liberté que le « travailleur » pardon... le salarié n'a pas encore connu ni goûté vraiment. Pourtant, un autre combat anime notre Grand-Père (au passage, vous noterez la majuscule à Grand et cette formidable qualité. Grand-Père, tu es grand !). Celle d'une lutte physique, d'une usure mécanique. Tout est moins bien, plus haut, plus difficile et plus loin. Le théorème du « Plus » s'anime au quotidien. Une industrie physique se détériore en grand silence.

L'homme devenu plus sage regrette son activité, son mouvement dans la vie, une autre vie. Dans une société qui l'intégrait pleinement aux affres de la cité, des hommes, des lois des taxes et impôts. La vie, quoi !

Cette relativité fait sourire quand on regarde derrière nous. Dans l'univers romain ou grec, le travail était mal

vu. Il était par essence considéré comme une turpitude, sorte d'abaissement de l'être vers un avilissement irrémédiable de l'esprit. Cette décadence n'était réservée qu'au « Petit Peuple » aux « Riens » en quelque sorte. Il y avait beaucoup mieux à faire que de travailler.

Une action de pensée dans et pour la cité. C'est beaucoup mieux. Une élévation de l'esprit dans le bien et le partage de tous. Muses, philosophie, arts libéraux, l'Amour avec un grand A,... Voilà le véritable travail.

L'otium romain prédisposait par la racine du mot d'une qualité essentielle : sa disponibilité en direction des choses pures et essentielles. On pourrait qualifier cette disposition « d'aptitude aux loisirs » mais cette interprétation ne serait que moderne. A l'époque l'otium passait pour une vertu de grande qualité, véritable carte de visite d'une position sociale autour d'une éducation « complète » des grandes Muses.

Nous sommes loin d'un « travail de loisir ». De nos jours, sa disparition relève d'une chute, sorte de décadence programmée. En un mot ou un état : d'une

dégénération de l'être envers soi et la société qui l'entoure.

Papi tu as le plus grand trésor, un luxe incroyable ! Tu as du temps ! Profite, profite. « Je profite de ce temps... » D'ennuis, presque d'inutilité. Pire, le poids sociétal rabâché entre des courbes de vies et des beaux diagrammes aux courbes majestueuses dont le titre se résume à : couts marginaux d'un vieux. Il faut les réduire ! Le temps, les couts et Papi.

Ce temps du « loisir » est un temps d'attente, de patience, d'impatience parfois ultime, sorte de perspective lancinante suspendue aux affres d'un ennui quotidien. Un temps compté accroché à des fils invisibles qui ne demande qu'une dernière censure. Peut-on, alors aimer cette perspective ? Cette prévision temporelle est décalée, bousculée par la modernité de nos contraintes... fautes de temps. (Of course) Un temps de souffrance et d'impuissance. —
- Avec qui partager mon temps ? Personne ne s'y intéresse.

Patrick Minland ■

